

ARTS



LE FAISEUR

èce d'Honoré de BALZAC, adaptée par S. JOLLIVET, mise en scène par DULLIN, au Théâtre de l'Atelier

souhaitable que Charles Dulisse, avec le *Faiseur*, un des plus grands succès de son théâtre, on en est habile, malgré sa longueur, la mise en scène ingénieuse, dans un décor très Touchagues et avec une musique de Darius Milhaud, qui remplit à son objet.

ette pièce, on retrouve l'essence du grand romancier de la *littérature humaine* — ses mots férocité et l'adaptation nouvelle rassemblés en l'allégeant, non sans quelques insinuations exagérées mais aussi d'une construction assez laborieuse. Balzac, essayé au théâtre, il était un romancier. Mais sans doute de façon scénique le sujet de la pièce Mercadet (*Crédit est*) avait-il pensé que les moyens de la représentation d'un dialogue susceptible de rendre ce dialogue saisissant.

toutes ses attaques contre les spéculateurs ruinant le crédit et les spéculateurs servant les spéculateurs : à leur tour l'Etat se trans-

forment avec une certaine facilité en allusions aux scandales en cours, au procès Staviski entre autres, au cynisme, à l'absence de scrupules, à la soif de jouir qui sont les vertus civiques de tant d'hommes de notre temps. Le public trouve donc au *Faiseur* un sens d'actualité qui est une raison de plus du succès de la pièce, d'autant que le texte de Balzac conserve toute sa saveur et, par moments, sa puissance.

Dullin interprète parfaitement le rôle de Mercadet, manœuvrant ses créanciers avec une habileté inouïe, trompant tout le monde et ses proches mêmes — le mariage de sa fille est exemplaire quant à ses « moyens » — et se trompant lui-même à l'occasion, jusqu'à ce que, pour la bonne fin de la pièce, les événements viennent le tirer du dernier mauvais pas. Le reste de la troupe s'emploie fort bien à l'unité de cet ensemble varié, plaisant, jamais ennuyeux d'où se détache particulièrement, dans un rôle épisodique, la composition parfaite de l'acteur Sokolot dans un rôle d'usurier.

Un divertissant et profitable spectacle.

Léon MOUSSINAC.

LES GENS DU THÉÂTRE

PRÉPARE

PITOEFF

scène où est planté le décor de la pièce, Pitoëff nous parle avec un enthousiasme du « Merveilleux » de l'auteur soviétique Kirichon, pièce que Lenormand et moi-même avons traduite et adaptée de la plus grande succès dramatique R.S.S. au cours de ces dernières années. Après deux ans de succès, elle est encore acclamée et jouée simultanément sur les scènes de Moscou. Le sens du titre et leur alliage est double. Il a pour lui un alliage léger et simple, dont a besoin l'aviation, et un autre alliage qui constitue la culture russe.

fait ces dernières années un succès, chez nous au « Mal de la » La pièce de Kirichon pour s'appeler « Le bonheur de la » lieu de jeunes bourgeois au régime, elle peult la vie, le plaisir de fraîcheur, l'optimisme, d'amour. L'amour, le divin ont pris, dans cette manière soviétique, un sens nouveau.

traduction de Ludmilla Pitoëff dans nos représentations. Mais l'éc-

expression d'Edmond Sée, dans l'*Œuvre*, rendre « la tragique beauté, la puissance tout ensemble exacte et visionnaire » du chef-d'œuvre de Barbusse. Le même critique a noté justement que l'intérêt du public, sa « ferveur croissante se muait à la fin en un véritable enthousiasme ».

Nous souhaitons de toutes nos forces qu'après son succès à « La Bellevilloise », LE FEU soit applaudi sur les scènes populaires de Paris et de sa banlieue, de la France entière.

*

Concert Beethoven

Le concert organisé par la F.M.P. dimanche dernier, salle Cadet, a remporté le plus vif succès. J.-R. Bloch, connu par tout le monde du travail pour sa générosité et sa haute culture, avait assumé la tâche de parler du « pauvre grand homme », dont le génie, la puissance et le malheur en font un « Titan », qui, s'il n'essaya pas d'escalader le ciel dans sa révolte contre les dieux, se révolta toujours contre l'iniquité des hommes.

Au programme musical, figuraient deux œuvres peu jouées de la première manière du Maître. Ensuite venaient deux pièces pour violoncelle et piano, jouées par M. Frécheville, dont on connaît l'ample et la belle sonorité : deux mélodies, chantées par M. Etcheverry, de l'Opéra à la voix généreuse

LA MUSIQUE

DE LA COMPRÉHENSION MUSICALE

L'argument que nous sortent les bourgeois quand il s'agit d'un art pour le Peuple, c'est l'éternel : « Ils ne comprendront pas... En musique, cette façon de juger, péremptoire et méprisante, a des conséquences désastreuses... Elle aboutit à toutes les concessions, à la recherche constante du gros effet comique vulgaire ou sentimentalité bête, sous le prétexte que c'est « ce que veut le public » et que « le peuple ne comprend pas autre chose ».

Il faudrait voir ! Pour moi, je suis persuadé du contraire.

Entendons-nous. Je ne fais pas ici de démagogie. Je ne flatte point. Je ne prétends nullement que, parce qu'ouvriers, vous aimerez d'emblée toute belle musique. Je sais trop (par expérience) qu'il suffit de peu de chose, d'un rien d'inattendu et de nouveau, pour déconcerter l'auditeur ; et puis, cela passe si vite, un morceau de musique ! on ne peut s'y arrêter comme devant un tableau, ni le relire comme un livre. En outre, à la compréhension de notre art et de ses divers vocabulaires (qui changent avec les siècles) il faut certaine habitude de l'oreille : ainsi, nous voyons les Orientaux déroutés, choqués même par nos accords, accoutumés qu'ils sont à des musiques sans accompagnement. D'ailleurs, il y a des œuvres que l'on comprend mal parce qu'on est plus ou moins loin des sentiments qu'elles expriment. De toute façon, la plupart du temps une seule audition ne suffit pas.

Voilà bien des conditions requises ! Est-ce tout ? Non pas : il faut aussi, et surtout, de la bonne volonté, de la sincérité, quelque naïveté même, — l'absence totale de prétention. Or, ce n'est guère chez les « gens du monde » que nous, artistes, trouvons cela, mais chez d'autres artistes, chez des travailleurs intellectuels, chez les mélomanes qui vont aux places le meilleur marché, — et aussi, à l'occasion, chez nos frères du peuple. Car les auditoires populaires y vont franchement de leur admiration, sans snobisme, sans crainte de se tromper en aimant ; bref, sans cette fausse élégance qui consiste à chercher toujours le point faible. — Peu de concerts sont offerts au Peuple ; mais quand cela se produit l'on remarque qu'il constitue un bien meilleur public que celui de ces mondains indifférents, blasés, et dont la culture musicale, souvent, laisse fort à désirer.

Ayons confiance dans la compréhension du Peuple, et d'autre part inspirons-lui confiance. Il faut que nous soyons unis pour la Musique. Je le répète, une œuvre immense et magnifique doit s'accomplir pour la culture musicale de la nation, — la culture des humbles ; et qu'on n'aille pas les croire insensibles à la Beauté !

Un de ces jours, plus en détail, j'exposerais mes vues sur ce qu'il conviendrait de faire.

Charles KOEHLIN.